

le 19 août à dessein de visiter toutes les côtes d'Espagne, et même de donner jusques au cap de Saint-Vincent, si elle ne pouvait rencontrer celle des ennemis dans les ports plus proches, elle courut sans aucun fruit à la vue de Tarragone, de Bineros et des Alfages; ce qui donnant quelque déplaisir à ce général ; il commanda quatre navires sous la conduite du sieur de la Roche-Alard pour tirer du côté de Valence et prendre langue de la flotte espagnole, qu'il savait bien être sous les voiles.

Il s'était promis que cette petite escadre lui faciliterait quelque mémorable entreprise; cela arriva, car elle prit un vaisseau anglais chargé de deux cents Espagnols naturels pour Tarragone, et par cette prise il eut avis que l'armée navale du Roy d'Espagne, composée de vingt-cinq vaisseaux de guerre, était dans le détroit de Gibraltar. Ce fut assez pour le faire brûler d'une généreuse ardeur d'aller combattre cette flotte. Pour cet effet il commanda que les voiles fussent dressées de ce côté-là, et découvrit peu de jours après Carthagène, dans le port de laquelle ayant vu quatre navires de guerre, six galères et quelques petits vaisseaux marchands, il conclut de les faire servir de prémices à une plus grande victoire qu'il se promettait d'emporter sur toute l'armée.

Le commandeur des Gouttes, son lieutenant, ayant été dans les mêmes sentiments, on mouilla l'ancre à l'entrée du port; le reste de la journée fut employé à parer les brûlots et donner aux navires de guerre les ordres nécessaires pour attaquer dès le point du jour. Ces dispositions ayant fait juger à ceux de la ville que cette armée ne se retirerait pas sans avoir essayé de leur emporter quelque pièce, ils se mirent en état de ne rien se laisser prendre.

Tous les forçats de leurs galères pour faire échouer les quatre vaisseaux de guerre dessous le château, parce qu'ils ne pouvaient les défendre avec cent pièces de canon plantées sur les murailles et les plates-formes qui faisaient les pointes du Havre; et ne les tenant pas encore assurés sous l'abri de tant de canons, firent devant eux une estacade (digue) de bateaux enchainés avec des

mats, afin d'arrêter le feu des brûlots, et les conserver par la perte des choses de peu de valeur.

Ces obstacles paraissant avec le jour, le duc de Brezé, qui ne voulait point témérairement s'engager dans une entreprise qui pût faire mal parler de sa conduite, fit assembler tous ses capitaines, l'avis des capitaines ayant été qu'on pouvait surmonter ces difficultés, ce duc sépara son armée en trois, pour donner en même temps aux deux pointes et par le milieu; mais un vent de terre se levant sur ces entrefaites avec une violence trop grande pour donner à ce général les moyens d'exécuter un si grand dessein, il fut contraint de faire lever les ancres pour le danger qu'il y avait de se perdre dans cette côte.

Ce ne fut toutes fois reculer que pour mieux avancer dans la résolution d'aller chercher la flotte ennemie; car deux jours s'étant écoulés à s'entretenir bord sur bord par le travers du cap de la Gatte, les gardes placées au plus haut des mâts découvrirent vingt-cinq grands vaisseaux de guerre qui faisaient toute l'armée navale d'Espagne, et cette rencontre fit croire au duc de Brezé que la fortune était d'intelligence avec son courage.

Ne se mettant donc point en peine d'envoyer de nouveaux ordres à ses capitaines, parce qu'il les vit promptement rangés à leurs postes, il mit tous ses soins à faire partir des chaloupes de temps en temps pour reconnaître la navigation des ennemis, contre lesquels il fit dresser toutes ses voiles. Les Espagnols connurent par ces dispositions que les François voulaient combattre; mais leurs vaisseaux étant les meilleurs qui fussent dans les ports de Cadix et de Dunkerque, et chargés de braves soldats, ils résolurent de profiter de ces occasions.

L'amiral fit donc voile avec toute son armée, afin de ne se pas désunir; le duc de Brezé s'avança vent arrière et toutes voiles dehors, pour les joindre plus promptement et avec plus de furie. Ses premiers soins ayant été de bien reconnaître la navigation des ennemis, il envoya ses ordres au chevalier de La Ferté, aux sieurs de Gabarres, la Roche-Bras-de-Fer et Guitton, qui

commandaient quatre navires, d'y mener des brûlots et de commencer le combat, ce qu'ils s'efforcèrent de faire.

Mais l'amiral d'Espagne ayant appréhendé pour tous ses vaisseaux, il brouilla ses voiles, retint le vent avec toute son armée, et mit tous ses navires dans sa ligne avant que les vaisseaux français fussent à la portée du canon. Ce retard ayant fait jour aux desseins de l'amiral français, qui faisait toujours sa route sur celui d'Espagne, avec les sieurs de Montade, de Bayart-Marsac, de la Roche-Alart et le chevalier de Lalande, qu'il avait pour ses matelots, il arriva le premier aux ennemis.

Un vaisseau dunkerquois se détachant, se pressa à côté de l'amiral pour lui donner sa bordée; mais ayant été prévenu, il reçut la sienne de si près et avec tant de justesse que, le coup ayant donné dans ses poudres, il le fit sauter envoyant en l'air ou dans le fonds de la mer trente-cinq pièces de canon et trois cents hommes, dont pas un seul ne fut sauvé. Ce fut le premier coup de cette mémorable rencontre; voici les effets dont il fut suivi.

Sitôt que cet amiral fut à la portée du canon de celui d'Espagne, le sieur de Montade arrivant, alla se ranger à son poste, et se mit à la ligne des vaisseaux de Dunkerque qui gardaient l'amiral d'Espagne, où il fut bien près de trois heures à l'avant de son amiral par le travers de celui d'Espagne et des Dunkerquois, exposé aux coups de canon et de la mousqueterie qui ne cessa point; mais, ayant été suivi des sieurs de Bayart-Marsac et du chevalier de Lalande, et peu de temps après de la Roche-Alart, Duquesne, Saint-Martin et Maran, le combat devint furieux entre les deux amiraux de France et d'Espagne, et tous les autres dont ils étaient environnés.